CHARIVARI

La chronique de Marie-Pierre Genecand

Les vertus de l'infidélité

Le sujet n'est pas que léger. Car, quand on le creuse, on arrive assez vite aux féminicides qui plombent notre actualité. Le mariage donc. Et ses mille promesses impossibles à tenir, car complètement démesurées. Pourquoi donc ce qui était à l'origine un contrat entre parents ou puissants dans lequel les intéressés n'avaient rien à dire est-il devenu ce fantasme absolu de liens sacrés, de quotidien exaltant et de corps exultants? On accepte que nos collègues aient leurs limites, que nos potes soient parfois moyens, que nos destinations de vacances ne tiennent pas leurs engagements, etc. Mais on demande au couple, et a fortiori au couple marié, de satisfaire cinq sur cinq tous nos besoins. Pourquoi tant d'attentes sur deux petites personnes qui, un jour pluvieux ou ensoleillé, se sont dit oui dans l'enthousiasme du commencement? Parce que Hollywood est passé par là et, après-guerre, a transformé ce temple des petits arrangements en une cathédrale de tous les accomplissements.

Sans surprise, je me situe à l'opposé de cette idée. Je suis très XIXe siècle. Surtout la fin, version Belle Epoque, où, ciel mon mari!, les amants avaient beau être cachés dans le boudoir, tout le monde savait que Monsieur trompait Madame et réciproquement. C'était, dans la société bourgeoise, une convention sociale, presque un jeu. Qui n'avait pas que des avantages, mais présentait le mérite de détendre l'arc du sentiment.

Car le mariage n'est ni feu, ni flammes. C'est un contrat solide passé entre deux êtres fragiles et qui, pour tenir au fil du temps, ne doit pas parler le langage de l'âme, mais celui des ajustements. Pour moi, construire une famille, c'est comme monter une affaire. On bétonne le cœur du métier, le combo foyer-enfants, et on prend des libertés pour tout ce qui gravite autour. Le travail, les loisirs et... l'amour – ou le sexe (cochez ce qui vous convient!).

Bien sûr, si Roméo et Juliette peuvent continuer à s'aimer et se désirer au fil des années, on ne va pas les blâmer. Au contraire, on les enviera même un peu, désirant connaître leur secret. Mais la fréquence des divorces – 41,5% en Suisse – et la grande masse de couples maussades parlent plutôt en faveur d'une redistribution des cartes, non?

Dans ce nouveau modèle, qui est de l'ancien recyclé, on donne du leste à chacun des conjoints. Ce qui ne vise pas la destruction, mais le maintien du couple. Une manière de l'aérer, de le ventiler.

Du reste, on ne parle «amour toujours» que depuis l'avènement d'Hollywood dont le cinéma *happy end* de l'après-guerre avait pour but de cimenter les familles dans un projet de reconstruction occidentale. Mais c'était viser trop haut pour les petits humains imparfaits que nous sommes. Avec cette pression du flamboiement forcé, alors que le quotidien est nettement moins divin, normal que les mariages craquent de tous côtés.

Et si, après le crash de la séparation, la plupart d'entre nous peuvent en rire en se retrouvant des alter ego à gogo, l'affaire est moins drôle pour les mariages dans lesquels l'épouse est vue comme une propriété du mari, un bien. Dans ce modèle, cloisonné jusqu'à la démence, si la femme veut aller voir ailleurs, elle meurt. Voilà pourquoi il faut dédramatiser le couple, lui donner du mou, le récrire sur un mode plus léger. De sorte que chacune et chacun se répète chaque matin: personne n'appartient à personne, point. ▬

PUBLICITÉ

Bibliophilie

Le retour en grâce des clubs de lecture

Stimulé par les réseaux sociaux, le regain d'intérêt pour les «book clubs» est palpable en ligne mais également dans les bibliothèques. Des initiatives originales essaiment dans notre coin de pays

Jade Albasini

Aujourd'hui, de nombreuses célébrités possèdent leur propre club de discussion littéraire, boostées par la tendance *#BookTok,* communauté qui conseille des lectures sur les réseaux sociaux. La comédienne britannique Emma Watson a ouvert la voie en 2016 avec *Our Shared Shelf*, une déclinaison féministe suivie par plus de 300 000 personnes. Avec son *Reese's Book Club* et ses 3 millions de followers sur Instagram, l'actrice et productrice Reese Witherspoon est une référence pour ses recommandations. Plus récemment, la chanteuse Dua Lipa a lancé *Service95 Book Club*, y partageant ses coups de cœur polars. Ces stars internationales, ainsi que de nombreux influenceurs littérature, ont popularisé un phénomène qui était considéré, il n'y a pas si longtemps encore, comme «démodé». Mais les choses ont changé.

Un roman et une pizza

En Suisse romande, entre les bibliothèques, les associations et les universités populaires, plus d'une dizaine de clubs de lecture publics sont actifs. Et des déclinaisons insolites émergent. A Genève, à la Société de lecture, le récent projet «Pizza 4 livres» cible tous les deux mois les 11-15 ans avec des rencontres autour d'un roman et d'une pizza. Huit préados ont participé à la première séance de ce nouveau concept qui a eu lieu en septembre. «Certains ont déjà prévenu qu'ils allaient revenir», s'enthousiasme Bertille de Crevoisier, libraire qui organise ces événements.

Pour elle, cet âge est une période charnière car les jeunes sortent de l'enfance et commencent à faire leurs propres choix de lecture. «On les aide à découvrir et exprimer leurs goûts. Depuis *Harry Potter*, ils avalent des sagas et attendent souvent la suite de manière passive. Ici, on leur apprend à apprécier une histoire qui a un début et une fin, à imaginer ce qui a pu se passer avant ou après», précise celle qui est aussi cheffe de service littérature et responsable des animations et dédicaces chez Payot Rive-Gauche.

Echange d'émotions

Bertille de Crevoisier souligne la nécessité de mettre en lumière certains comportements de lecture, qu'on pourrait qualifier de *slow reading*. «Il y a une espèce de compulsion. Les jeunes lisent vite mais beaucoup de détails leur échappent. Il faut leur apprendre à prendre le temps. C'est un comportement à l'opposé de ce qu'ils font sur TikTok.» Ces rendez-vous, au-delà du cercle familial ou scolaire, permettent de créer de nouvelles habitudes. «Les ados se recommandent beaucoup de séries entre eux. Ce serait génial qu'ils fassent de même pour des livres!» se projette l'organisatrice de «Pizza 4 livres».

Se recommander des bouquins sans tabou? C'est le credo d'une autre communauté, cette fois-ci composée d'adultes, qui se réunissent une fois par mois à Lausanne à la Bibliothèque La Sallaz. Depuis deux ans, ces participantes – pour le moment elles ne sont que des femmes, âgées de 18 à 40 ans – se rassemblent autour de leur fascination pour la New Romance, un sous-genre littéraire basé sur des histoires d'amour contemporaines, souvent érotiques. «C'est devenu une réunion de copines. Après le club, on va manger ensemble», commence Elodie Ulrich-Durgniat, bibliothécaire et animatrice de séances d'un genre en pleine expansion.

Trois jours de lecture, encore mieux

Ce qui séduit ce groupe uni, c'est de se retrouver dans un espace sûr et convivial. «La littérature est une activité solitaire et parfois, on a besoin d'échanger ses impressions ou d'exprimer ses émotions», ajoute celle qui perçoit ces rencontres comme positives sur le plan psychologique. «A travers ces textes, on parle ouvertement de désir et de fantasmes, c'est libérateur! C'est aussi agréable d'avoir les mêmes références et de ne pas se sentir jugée.» Car la New Romance est un style encore souvent stigmatisé. «Pourtant, il s'inscrit dans une grande diversité thématique. Les gens pensent directement à la Dark Romance [qui contient souvent de la violence] mais c'est plus riche et complexe que ça. On trouve des livres qui traitent de féminisme, d'amitié ou d'autres problématiques de société», souligne Elodie Ulrich-Durgniat.

Alors que les clubs de lecture fidélisent leur public, l'entrepreneuse romande Mathilde Schaller pousse encore plus loin l'aspect immersif en organisant des sessions de trois à sept jours en France voisine. L'influenceuse littéraire, qui s'est fait connaître sur TikTok, a fondé le club The Bookmates il y a 2 ans. Depuis, la jeune femme est suivie par bientôt 30 000 followers sur Instagram. Ce qu'elle propose? Des camps et retraites littéraires tout au long de l'année. «Ce concept n'existait pas dans la région alors je me suis dit qu'il fallait proposer des moments de partage autour d'une passion commune. Un peu en mode colo, mais dédiée à la lecture», explique-t-elle.

L'offre a vite rencontré un certain succès, là aussi touchant principalement des femmes

(Emir Memedovski/Getty Images)

«Les personnes qui lisent sont souvent introverties. Et ces rassemblements font éclore ces personnalités»

Mathilde Schaller, fondatrice du club The Bookmates

entre 18 et 40 ans. «On a planifié en 2025 des retraites autour de la romance ou de la Fantasy, mais le plus souvent, on s'ouvre à tous les genres.» Dans des camps estivaux plus longs, l'Yverdonnoise collabore aussi avec des maisons d'édition. «On n'oblige personne à lire quoi que ce soit mais on favorise la découverte. Certaines profitent aussi de ce laps de temps pour avancer dans des romans mis de côté durant l'année», poursuit-elle.

Accueillant 25 personnes par session, ces rendez-vous littéraires affichent souvent complet. «Il y a de la demande parce qu'il y a vraiment la volonté de vivre une expérience collective à partir d'une activité individuelle. Les personnes qui lisent sont souvent introverties. Et ces rassemblements font éclore ces personnalités. Il y a beaucoup de bienveillance», constate Mathilde Schaller. Alors que des dates sont encore prévues cette fin d'année, la responsable de The Bookmates annonce déjà une nouvelle série de retraites pour 2026. Une preuve que l'histoire des clubs de lecture, quel que soit leur format, continue de s'écrire. ▬

Témoignage

«Le handicap est une porte dérobée vers nos forces cachées»

Première avocate sourde profonde de naissance en France, Virginie Delalande invite à changer de regard sur celles et ceux que l'on a marginalisés, pour qu'ils puissent transformer la honte en fierté. «On pense que le handicap enferme, mais, en réalité, il oblige à créer», clame-t-elle

Ségolène Barbé

Sourde profonde de naissance, Virginie Delalande a fait mentir tous les pronostics des médecins qui assuraient qu'elle ne parlerait jamais. Diplômée du barreau – la première en France avec ce handicap – elle est, à 41 ans, coach, conférencière et mère de deux grands enfants. Dans *Kiffe ton handicap!* (Dunod), «un livre sur la lumière qu'on découvre quand on cesse de s'excuser d'exister», elle revient sur son parcours et explique comment elle a transformé sa vision du handicap. Destinée à tous – personnes handicapées ou non –, c'est une véritable leçon de vie qui nous incite à dépasser les stéréotypes et à accepter nos singularités.

Comment avez-vous réussi à parler et à obtenir le diplôme d'avocate?
Pour parler, il m'a fallu tout apprendre: la position de la langue, le souffle… Pendant vingt ans, j'ai eu trois séances d'orthophonie par semaine. J'ai commencé à être vraiment compréhensible en 6e-5e. Jusqu'à la 4e incluse, j'étais dans une école classique avec, à côté du professeur, une personne qui utilisait l'aide à la lecture labiale et la LFPC (langue française parlée complétée), qui permet de résoudre les confusions liées aux similitudes labiales grâce à des gestes de la main. Cela m'a permis de devenir première de la classe car je comprenais tout. Après la 4e, je n'ai plus eu besoin d'aide particulière.

A la Fac de droit, cela a été très difficile car rien n'était accessible. Les professeurs ne faisaient pas spécialement attention à moi et aucun n'a accepté de mettre ses cours à ma disposition. C'est grâce à la solidarité de mes camarades que je m'en suis sortie: ils prenaient les cours pour moi et, en échange, je préparais les fiches de révision. J'ai obtenu mon diplôme sans savoir que je devenais ainsi la première sourde profonde à y parvenir en France. J'ai ensuite exercé comme juriste dans une grande compagnie d'assurances pendant environ huit ans.

Qu'est-ce qui a été le plus difficile pendant ces années?
Sans doute les préjugés, car je me sentais en permanence obligée de prouver quelque chose. A compétences égales, le plafond de verre est plus important pour les sourds. Dans la tête des gens, le handicap prend toute la place, il n'est pas qu'un critère parmi d'autres. Le manque d'accessibilité aussi est pesant. Au bureau, s'il y avait l'alerte incendie et que j'étais aux toilettes à ce moment-là, personne ne venait me chercher. Dans le métro, lorsqu'il y a un problème de circulation, les informations sont données uniquement par oral.

Pourtant, vous dites qu'il faut «kiffer» son handicap?
J'ai choisi un titre provocateur pour faire évoluer le regard sur le handicap, qui est aussi une super épreuve pour faire grandir. On devrait valoriser davantage les compétences que développent les personnes handicapées: la créativité pour savoir s'adapter à un monde incertain, la résilience pour rester positif et garder le sourire, les capacités d'organisation et d'empathie, la reconnaissance de sa vulnérabilité… Personne ne leur donne leur place, alors ils sont obligés de la prendre. On pense que le handicap enferme, mais, en réalité, il oblige à créer, à puiser dans des ressources que les autres ne découvrent jamais. Il est une porte dérobée vers nos forces cachées. J'ai écrit ce livre pour qu'on passe de la honte à la fierté d'avoir un handicap: il ne nous définit pas, il fait simplement partie de nous. Ce qui nous définit, c'est ce que nous en faisons. Nous pouvons tous essayer d'identifier ce qui nous rend unique, essayer de sortir le meilleur jeu possible avec les mauvaises cartes que nous avons eues au départ.

Quels conseils donneriez-vous pour mieux vivre avec sa différence?
C'est bien de s'adapter mais il ne faut pas se suradapter non plus. C'est ce que j'ai fait pendant des années et cela a énormément contribué à mon mal-être, au point que j'avais même programmé mon suicide*. Aujourd'hui, j'ose davantage dire ce dont j'ai besoin. Par exemple, au début de notre entretien, comme vous étiez à contre-jour, je vous ai demandé que nous échangions nos places pour pouvoir lire plus facilement sur vos lèvres. J'ai aussi compris qu'il fallait que j'arrête d'être dans la victimisation constante pour cesser de subir et reprendre la main sur mon environnement. Lorsqu'on a un handicap, on passe généralement par la dépression, la honte, la frustration, la colère… Mais on peut aussi sortir de cette énergie négative où l'on ressasse sans cesse, en commençant déjà par repérer les moments où on se victimise et où on risque de faire fuir les gens positifs, dont l'énergie pourrait nous faire du bien. Et bien sûr, savoir s'entourer et identifier les personnes toxiques autour de soi est essentiel.

Vous êtes aussi mère de deux enfants sourds de 21 et 18 ans. Comment avez-vous vécu votre maternité?
Au début, je me suis beaucoup culpabilisée, j'avais peur de ne pas y arriver. Je pensais qu'une personne handicapée qui élève une autre personne handicapée, ce serait encore pire, mais, en réalité, c'est l'inverse. Je n'ai pas eu besoin de faire le deuil de l'enfant idéal. Je n'avais pas d'inquiétude sur la manière dont ils vivraient une fois adultes car je savais qu'ils pouvaient réussir. Je n'ai pas souffert non plus d'errance médicale car je connaissais les spécialistes qui pouvaient les aider. Mon fils parlait à 3 ans, ma fille à 5 ans. Aujourd'hui, ils ont un parcours brillant et se préoccupent peu du regard des autres. Bien sûr, ce serait plus facile d'avoir des enfants qui n'ont aucun problème et ne subissent aucune discrimination, mais je sais que lorsqu'on vit des choses difficiles en étant bien entouré, cela donne aussi des armes pour mieux vivre sa vie d'adulte. ▬

*** Vous avez besoin d'aide ou de simplement parler? Contactez les numéros suivants:**
Pro Juventute (écoute et conseils pour les jeunes): 147 ou www.147.ch
La Main Tendue (écoute et conseils pour les adultes): 143 ou www.143.ch